

*Pouvoir des mots, pouvoir de la littérature. Stratégies pour la paix*

Michel Gribenski (résumé de position)

La réflexion sur les pouvoirs supposés – nocifs ou bénéfiques – de la littérature est bien évidemment fort ancienne : sans parler des pouvoirs magiques qui ont pu lui être attribués, la question de ses effets possibles est au cœur des théories rhétoriques, esthétiques et littéraires élaborées depuis l'Antiquité. Entre la croyance en une efficacité directe, causale, et celle d'une autonomie absolue et d'une superbe indifférence au réel et à l'action, il existe une multiplicité de thèses intermédiaires.

Cinquante ans après le débat historique de 1964 à la Mutualité de Paris la question « *Que peut la littérature ?* » réunissant notamment Sartre, Beauvoir, Semprun et Ricardou, le présent débat s'inscrit certes dans une configuration historique, culturelle, idéologique et géopolitique tout autre. Mais les questions posées alors – significations de l'engagement, rôle de l'écrivain et du lecteur, relation de la littérature à la réalité, et surtout définition même de ce qu'est la littérature – n'ont rien perdu de leur pertinence. La position de Sartre ne saurait d'ailleurs y être réduite à une thèse simpliste sur le roman engagé, mais doit être restituée dans la complexité de son évolution ; cette même année 1964, il est l'auteur de cette phrase restée célèbre : « En face d'un enfant qui meurt, *La Nausée* ne fait pas le poids. »

Il est probable que plus personne ne croit vraiment aujourd'hui au pouvoir positif et direct de la littérature engagée de changer le monde. Certes, il est des écrits qui, en dénonçant des injustices et contribuant à la recherche de la vérité, ont eu des degrés d'efficacité divers et à plus ou moins long terme, tels, dans le champ français, *L'Affaire Callas* de Voltaire, *J'accuse* de Zola, *Au-dessus de la mêlée* de Romain Rolland, *La Question* d'Henri Alleg, ou plus récemment d'*Indignez-vous* de Stéphane Hessel qui par son amplitude planétaire constitue un phénomène exceptionnel ; mais ce sont des cas rares et, à l'exception de *J'accuse*, sans conséquence effective immédiate. Reste que la position d'un Michel Houellebecq, déclarant à la veille des attentats du 7 janvier 2015 « ne voi(r) pas d'exemple où un roman ait changé le cours de l'Histoire – des essais oui, (...), mais pas des romans », même si elle est rigoureusement vraie, semble exagérément minimiser le rôle de l'écrivain.

En revanche, on peut voir dans la littérature un art capable de modifier, voire d'informer des regards individuels, des représentations subjectivités et sensibles de lecteurs singuliers – sur l'Autre, le genre, etc. – pour le meilleur et pour le pire (telle la langue selon Esopo), donc aussi pour le meilleur. Pensons par exemple à un roman comme *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun, qui interroge de l'intérieur la catégorie du genre sexué et de sa voix/voie, ou à des romans comme *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier et *L'Empreinte à Crusoé* de Chamoiseau qui, l'un en inversant le rapport d'autorité entre Robinson et Vendredi, l'autre en repensant entièrement leur rapport à soi et au monde, font apparaître des nuances de réalité jusque-là inaperçues.

C'est évidemment en ce sens indirect, complexe, d'abord individuel, que la littérature, comme d'ailleurs le cinéma, a (potentiellement) le pouvoir de contribuer à des stratégies pour la paix. Elle participe d'une communication à la fois sensible et intellectuelle de l'humain, qui nous permet d'ouvrir notre regard et notre sensibilité sur l'altérité, de lui reconnaître une valeur. « Stratégies », c'est bien le mot clef : la littérature permet diverses approches, diverses constellations rhétoriques et performatives, en suscitant chez les lecteurs des interrogations sur soi-même, sur autrui et sur le monde. Car si la littérature a un pouvoir, c'est bien celui de mettre en question(s) de façon personnelle ; par là, elle a celui de contribuer à la formation de la sensibilité, du jugement, de la liberté. Alors que toute affirmation court au contraire le risque du dogmatisme, de l'instrumentalisation, voire de l'effet mortifère, la littérature peut être un espace de liberté, dans toutes ses contradictions et paradoxes, mais ouvrant sur tous les possibles. En ce sens, et on rejoint ici la thèse sartrienne de 1964, le véritable pouvoir de la littérature appartient au *lecteur* – pourvu que les institutions (étatiques, médiatiques, sociale) lui conservent cette liberté. A cet égard, contrairement à ce que l'on pourrait croire de prime abord, il semble bien que la fiction soit plus efficace dans ce domaine que le genre de l'essai discursif et argumentatif, qui tend à affirmer une thèse.